

Boire et déboires : la consommation d'alcool dans les bals de finissants du secondaire et les initiations universitaires

Drinking and disappointments : the consumption of alcohol during high school graduation dances and university initiations

David Harvengt

Volume 4, 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201762ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/201762ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Harvengt, D. (2006). Boire et déboires : la consommation d'alcool dans les bals de finissants du secondaire et les initiations universitaires. *Rabaska*, 4, 57–74.
<https://doi.org/10.7202/201762ar>

Article abstract

Every year, scholarly milieux take time to mark two important celebrations. The first takes place as soon as students begin the school year, in September : these are the university initiations where the elder students (or initiators) work to integrate the frosh group (or the initiated). The second takes place at the end of the school year, in the month of June, when high school students who have finished their studies focus on graduation dances. In both cases, the consumption of alcohol is considerable. It is on the latter that we focus our attention in this article : what brings students to drink so excessively at these specific moments ? What do they drink ? Do the types of drinks have a particular connotation ? How do they drink ? Do they drink differently than they would normally ? These are some of the questions considered in the article. The first section of the text describes drinking during graduation dances and university initiations. In the second section, we try to understand the meaning of this drinking, by studying the testimony of the actors themselves and also taking into account the general structure of these two festive rituals.

Boire et déboires : la consommation d'alcool dans les bals de finissants du secondaire et les initiations universitaires

DAVID HARVENGT

Québec

Deux fois par année, le milieu scolaire québécois vit au rythme de deux événements majeurs : les bals de finissants au secondaire et les initiations universitaires. En juin, ce sont les finissants qui fêtent la fin du cycle du secondaire ; en septembre, ce sont les universitaires qui fêtent l'arrivée des nouveaux lors des initiations. Ces temps de fête, brefs mais intenses, ont un dénominateur commun (autre que le milieu scolaire) : la consommation d'alcool. Ce n'est guère surprenant puisque faire la fête et boire de l'alcool sont pratiquement indissociables. Peu importe l'ampleur de la fête – entre amis ou nationale – tôt ou tard (et de préférence plus tôt que tard), on débouchera la bouteille de vin, on dévissera la bouteille de bière. Pourtant, si le boire est toujours présent dans la fête (à quelques exceptions près), il n'y prend pas les mêmes formes ni le même sens d'une fête à l'autre. Dès lors, nous pouvons nous interroger sur les figures que prend la consommation d'alcool dans les bals et les initiations, de même que sur le sens qui peut lui être donné.

Cet article se base sur des résultats de ma recherche doctorale. En 2001, j'entamais mon doctorat en ethnologie sur le thème des bals de finissants et des initiations universitaires à Québec en tant que rituels contemporains. En 2002 et en 2003, j'ai donc réalisé l'observation directe¹ de deux initiations universitaires et de deux bals de finissants. De plus, j'ai fait douze entrevues avec des finissants et finissantes (plus des secondes que des premiers d'ailleurs) et avec des initiés, des initiées et des organisateurs. Le terrain s'est limité à la ville de Québec puisque, le sujet n'ayant jusqu'ici jamais été abordé (de façon approfondie) dans des recherches québécoises, il s'agissait donc également d'une étude exploratoire.

La consommation d'alcool est très présente dans les bals et dans les initiations. Elle y prend cependant des figures différentes. Le boire est aussi,

1. Autrement dit, pour prendre un exemple, je n'ai pas poussé l'observation jusqu'à me faire initier moi-même.

semble-t-il, sexiste. Apparemment, garçons et filles ne consomment pas la même chose, ni de la même façon. Et en plus, ils n'en parlent pas non plus de manière identique. Car, à côté de ce boire effectif, il y a le discours qui l'entoure et qui est très prégnant lui aussi sinon davantage que la consommation elle-même. Autrement dit, le boire² recèle des aspects multiples. Finalement, ce qui est bu (bière, vin, champagne...) est bien moins aléatoire qu'en apparence. Boire du champagne au bal et de la bière à l'après-bal renforce le sens conféré à chacun de ces moments. La manière de boire aussi est révélatrice de l'instant : siroter son champagne et « caler » sa bière soulignent la différence entre deux boissons mais surtout entre deux temps où l'esprit de la fête n'est certainement pas le même. En définitive, boire – et il s'agit bien ici d'alcool –, ne se fait pas sans raisons. Et si ces dernières sont parfois obscures, il n'en reste pas moins que consommer de l'alcool et la manière de le faire renferment bien des secrets sur les valeurs et la culture d'une société.

Pour aider à comprendre la consommation d'alcool dans les bals de finissants et les initiations universitaires, nous allons diviser le présent article en quatre parties : la première s'étendra brièvement sur le boire dans la culture occidentale, la seconde et la troisième aborderont les formes du boire dans les deux événements qui nous intéressent, enfin, la dernière consistera en l'analyse proprement dite de cette consommation dans un rapport à la fête.

Le boire dans la culture occidentale

Qu'il soit festif ou non, le boire n'est certainement pas un acte anodin, comme nous venons de le souligner. Boire, de façon très générale, est un acte culturel ; il implique des comportements, des cadres, des images qui varient d'une culture à l'autre. Dans la culture occidentale, l'image du buveur elle-même est construite historiquement et culturellement ; elle est d'autant plus forte et marquée dans ses aspects excessifs : le buveur qui tangué, qui chante, qui dérange et qui fait rire traverse le temps et cette image n'a guère changé³. Néanmoins, Nicole Cardinal soutient que le psychotrope (peu importe qu'il soit alcool ou non), « doit satisfaire – même si cette satisfaction n'est qu'illusoire – un ou des besoins valorisés par le groupe⁴ ». Selon cet auteur, cette caractéristique du psychotrope est universelle. Consommer de l'alcool

2. Le boire signifie ici l'acte de consommer de l'alcool.

3. Véronique Nahoum-Grappe, *La Culture de l'ivresse*, Paris, Quai Voltaire, 1991 ; cet auteur a étudié l'image du buveur à partir du XVI^e siècle en France principalement.

4. Nicole Cardinal, « Dimensions culturelle et historique de l'usage des psychotropes », dans Pierre Brisson (dir.), *L'Usage des drogues et la toxicomanie*, Montréal, Gaëtan Morin éditeur, tome1, 1988, p. 21-34.

permet aussi d'acquiescer symboliquement certaines valeurs d'un groupe auquel on identifie un type d'alcool spécifique ou une façon de boire. C'est ce que font certaines personnes en consommant un alcool plus prestigieux (comme du champagne) pour s'associer au statut attribué à cet alcool⁵. D'une certaine façon, les initiés boivent pour partager un temps et un rythme avec les initiateurs, et ainsi s'agrèger plus aisément à ce groupe.

Boire de l'alcool s'inscrit donc dans un rapport à l'autre, qui exclut ou intègre au groupe. Les manières de boire et le type d'alcool consommé articulent cette relation. L'autre prend ici plusieurs visages. L'alcool, comme psychotrope, amène déjà une relation particulière à l'altérité, celle d'un « autre » soi-même, un soi embrouillé par l'alcool, « je n'étais plus moi-même » ! Nahoum-Grappe parle du « marché de l'ivresse : *une incorporation démesurée d'altérité contre le jaillissement d'une identité bouleversée*⁶ ». Il peut s'agir aussi d'un autre que l'on cherche consciemment ou non à écarter : les femmes, les jeunes, les étrangers, en les empêchant de boire ou les rendant moins menaçants par la consommation. En offrant de l'alcool à l'autre, on annihile le danger qu'il représente. L'hostilité bascule en hospitalité, l'ennemi devient hôte⁷. L'alcool joue un rôle essentiel dans l'hospitalité, l'apéritif en est un exemple. En buvant la même chose, de la même façon, on partage une même relation, un même temps. Et en faisant boire l'autre jusqu'à l'ivresse, on le « désamorçe », en quelque sorte.

Il s'avère justement que les bals et les initiations se situent à des moments critiques de la vie des groupes : les bals précèdent la dissolution du groupe et les initiations tentent d'intégrer les nouveaux qui « menacent » la cohésion du groupe des anciens. L'alcool bu alors aiderait-il à passer ces temps de crises ?

Les formes du boire dans les bals de finissants

Le bal de finissant marque la fin du cycle secondaire, la fin d'une étape avant le début d'une autre, qu'elle soit ou non scolaire. Le bal se déroule en général à la fin du mois de juin lorsque les examens sont terminés. Il se divise en trois temps principaux : l'avant-bal, le bal et l'après-bal. Chacun a sa particularité et une consommation d'alcool propre. Cependant, pour que le bal puisse avoir lieu, une longue préparation est nécessaire, tant sur le plan collectif que sur le plan individuel. Cette préparation commence de longs mois à l'avance, souvent dès la rentrée scolaire en septembre, afin que tout et

5. Dwight B. Heath, *Drinking occasions : Comparative Perspectives on Alcohol and Culture*, Philadelphia, Brunner/Mazel, 2000.

6. Véronique Nahoum-Grappe, *op. cit.*, p. 107 ; l'italique est de l'auteur.

7. Anne Gotman, « Alcool et hospitalité », dans Carmen Bernand (dir.), *Désirs d'ivresse*, Paris, Éditions Autrement, 2000, p. 81.

tous soient prêts pour le grand jour⁸. Le jour J arrive enfin et, pour certains finissants, il commence réellement avec l'avant-bal qui a lieu en fin d'après-midi chez les parents d'un finissant. La tenue d'avant-bal semble en croissance depuis quelques années, mais tous les finissants n'y vont pas nécessairement. Lorsqu'ils y vont, ils se rassemblent à plusieurs (jusqu'à une vingtaine de finissants) parfois accompagnés de certains de leurs proches (parents, amis). L'avant-bal consiste la plupart du temps à prendre un verre et des photos en comités relativement restreints. « Prendre un apéritif, prendre des photos avec tes amis, avec tes parents. Bien, c'est un moment aussi avec tes parents, parce qu'au bal, c'est plus avec tes amis » (CB, finissante⁹). Le champagne, le mousseux et le vin sont les trois boissons le plus souvent consommées. La spécificité de l'alcool dans l'avant-bal marque l'entrée dans un moment solennel. On réserve souvent le champagne pour de grandes occasions, le mousseux est utilisé ici comme substitut. En servant ce type d'alcool, on signale donc l'entrée dans un temps mémorable. Il y a peu, sinon rien, qui accompagne ce verre ; peu de toasts, pas de discours, qui insistent sur le moment particulier qui se prépare. L'avant-bal est relativement court ; sa durée oscille entre une demi-heure et une heure et demie au plus.

Pour se rendre de chez soi, ou du lieu de l'avant-bal, à la salle de bal, les finissants se déplacent le plus souvent en voiture, et si elle est remarquable et remarquée tant mieux : limousine, voiture de sport, de luxe, ou ancienne, tout est bon. Si la voiture est luxueuse (et sa location est élevée), les finissants auront probablement envie de faire un petit tour de ville – il faut bien en profiter. « On est allé sur la rue Cartier, sur la Grande Allée pour aller se vanter un peu, disons. On était huit dans la limousine... on est allé parader » (SC). La consommation d'alcool est occasionnelle durant ce trajet. Quelques finissants consomment de la bière ou de l'alcool fort. Puisqu'il s'agit d'un moment public, on dissimule, avec plus ou moins d'ardeur, le contenant : la bière est camouflée dans un sac de papier brun et le fort dans un flacon ou une flasque. Finalement, les finissants arrivent à l'hôtel¹⁰ où se déroule le bal. L'hôtel offre un cocktail de bienvenue aux finissants et à ceux qui les accompagnent. Il est en général alcoolisé, mais pas toujours. La consommation est relativement réduite, un verre ou deux. Une fois encore, il n'y a pas ou peu d'échange (trinquer). Ce cocktail marque à la fois le retour dans une sphère privée après le court moment public qu'a été le déplacement, mais il

8. Nous ne nous étendons pas davantage sur la préparation, non qu'elle ne soit digne d'intérêt, mais seulement parce qu'il n'y a pas de consommation d'alcool qui y est reliée.

9. Pour des raisons de confidentialité, nous utilisons uniquement les initiales des informateurs et des informatrices.

10. La majorité des bals a lieu dans une salle de réception d'hôtel ; il y a cependant quelques exceptions, comme sur un bateau, par exemple.

souligne aussi le début du bal en prenant une pause alcoolisée. Le bal comprend principalement un repas et une soirée dansante. Tous les finissants se sont parés de leurs plus beaux atours : robes de soirée et « toxedos » miroitent sous les regards admiratifs des parents et quelque peu surpris de touristes. « Que se passe-t-il ? », s'interrogent-ils. « C'est un bal de finissants », leur répond-on. « Eh bien ! Ils font ça en grand ! » concluent fort justement les touristes. Et tout est là : faire ça en grand ! Être les plus belles et les plus beaux ! Quelques orateurs (directeurs d'école, enseignants...) en début de soirée n'hésitent d'ailleurs pas à faire l'éloge des finissants et à souligner la singularité du moment : « Ils sont déguisés en princesses et en princes... » Et voilà pour le conte de fée. Malheureusement, les contes de fée n'existent pas dans la réalité et les soupers de bal semblent là pour le rappeler. Une majorité de finissants s'entend en effet pour dire qu'il n'a rien d'inoubliable, ni d'original, les brochettes étant les vedettes absolues des menus. Pendant le souper ou lors de la soirée qui le suit, la consommation d'alcool est modérée. Parfois un verre de vin ou deux sont compris dans le souper ; pour le reste, il faut payer l'alcool (relativement cher). Les boissons les plus consommées pendant la soirée sont la bière et quelques cocktails (apricot-brandy, bloody-cesar, etc.). Certains hôtels se montrent néanmoins assez stricts sur l'achat d'alcool par les mineurs et, comme peu de finissants sont majeurs..., il faut trouver des astuces pour contourner le problème, ou se faire rabrouer poliment mais fermement par le personnel de l'hôtel en regrettant l'acné qu'on a sur le visage (infâme trahison), ou espérer que le personnel de l'hôtel où se déroule le bal sera tout simplement moins pointilleux, puisque ça existe ! De toute façon, pourquoi se casser la tête puisque le bal n'est vraiment pas le moment privilégié pour boire et une finissante elle-même le confirme : « le bal, c'est pas l'endroit trop, trop pour se saouler » (EL).

Tout vient à point à ceux qui savent attendre et voilà justement qu'arrive l'après-bal. C'est le moment pour boire et même pour se saouler ! Mais avant, il faut se rendre sur place et cela peut parfois être long (une demi-heure de route, parfois plus). Comme quoi se saouler ne peut décidément pas se faire en public pour les mineurs. Vers une heure du matin donc (parfois plutôt), les finissants quittent l'hôtel et les adultes qui y sont (enseignants, parents, etc.) pour se rendre dans un lieu reculé pour fêter entre eux. Les cabanes à sucre semblent avoir la cote : elles en ont vu d'autres, elles sont loin et elles résistent aux tempêtes festives. Les activités de l'après-bal sont peu nombreuses : D.J., piste de danse, feu de camp... Alors on bavarde, on boit, on se promène... sauf quand l'après-bal est organisé. C'est une tendance de plus en plus importante. Des entreprises se spécialisent dans l'organisation des bals : agents de sécurité, ambulance, tout est là pour qu'il n'y ait pas d'incidents. Mais

voici alors que de petites bandes jaunes marquées « danger » entourent le site : impossible d'aller dans le bois. Et voilà que la fête sans les adultes est rattrapée par eux. Durant l'après-bal, la consommation d'alcool est individuelle même si quelques jeux de boisson émaillent la soirée : « les gens s'en faisaient entre eux autres surtout. Je me souviens, c'était la mode de faire des « Canada » avec des *shooters*, on se mettait là puis on faisait toutes les provinces [en calant les verres d'alcool] » (CCF). Ces jeux ne sont cependant ni la norme, ni une nécessité. La consommation d'alcool est abondante, mais il ne semble pas y avoir de pression directe pour boire¹¹. Les deux types d'alcool les plus répandus sont la bière et l'alcool fort. Ce dernier sera privilégié par ceux qui veulent le plus rapidement possible aller faire un petit tour dans l'ambulance puisque les effets de l'alcool fort sont plus incisifs que ceux de la bière. Mais est-il vraiment nécessaire de s'enivrer à l'après-bal. Les avis des finissants divergent sur le sujet. Pour certains d'entre eux, il s'agit d'une journée qu'ils veulent se rappeler ; or, l'alcool ayant des effets néfastes sur la mémoire, ils choisissent de boire modérément, juste pour être « dedans ». Mais, il ne faut pas s'en cacher, pour d'autres, l'après-bal est un moment intense. « c'est la foire » (PM) explique un finissant !

Les formes du boire dans les initiations universitaires

Il y a une chose que beaucoup redoutent : c'est une première journée (au travail ou à l'école, par exemple). Qu'est-ce que ce serait alors si une bande de braillards¹² les attendait de pied ferme pour les initier ! Ils auraient un peu la trouille ! Voilà en résumé les initiations : une bande de braillards (les anciens) qui rencontre des petits nouveaux qui, pour la majorité, sont franchement mal à l'aise. Surtout que, durant l'été, ils ont dû confectionner un costume de leurs propres mains (l'aide d'une couturière avérée étant proscrit) et tous les talents n'étant pas donnés à tout le monde, les résultats sont parfois loufoques. Mais après tout, ils sont là pour rire, du moins c'est ce qu'affirment les anciens... les nouveaux ne sont visiblement pas tous de cet avis. Ces initiations, où les anciens (initiateurs) accueillent les nouveaux (initiés) à leur façon, varient d'un programme d'étude à l'autre. Elles peuvent ne durer qu'une seule journée ou s'étendre sur une semaine – plus qu'une semaine serait enfreindre les règlements de l'Université Laval et avec ça on ne rigole pas... De façon générale, les initiations comportent des activités sur le campus afin que toute la communauté universitaire puisse en profiter (le *strip-tease* d'un initié dans une cafétéria bondée peut en effet être rigolo¹³).

11. Par pression directe, nous entendons une incitation et une insistance à boire envers ceux qui ne voudraient pas le faire. À cela s'ajoute une pression indirecte reliée au boire collectif : avec les autres, comme eux, etc.

12. Dans le sens de gens qui orientent...

13. Notons que les *strip-teases* s'arrêtent au caleçon.

Mais puisque l'université veut mettre son nez dans les affaires des initiations, les organisateurs ont décidé qu'il fallait aller voir ailleurs s'il n'était pas possible de rigoler sans que personne les observe. Ainsi donc, certaines activités se déroulent en dehors du campus, dans des bars ou lors du bien nommé « hors-campus ». En fait, depuis le début des années 1990, l'Université Laval a interdit la consommation d'alcool sur le campus sauf dans quelques endroits spécifiques – comme le Pub de l'université – ou en ayant les permis adéquats. Et donc, depuis cette époque, les excès de boissons se déroulent à l'extérieur du campus et les corps saouls sont ainsi éloignés des regards.

Le premier jour de l'initiation, aux lueurs de l'aube (ou presque), le nouveau enfile le costume qu'il a lui-même fabriqué. Puis il se met en route pour le campus, de préférence dans une auto privée parce qu'en autobus, il n'y a rien à faire, on se fait remarquer – dans ces cas-là, le terme transport en commun prend tout son sens. Cette journée, sauf exception, se déroule sur le campus qui prend alors des allures de carnaval. Les initiés (ou nouveaux) sont accueillis par des initiateurs (ou anciens) qui évaluent leur costume et leur font faire quelques exercices matinaux dont un *workout* cocasse très prisé des organisateurs des différentes initiations. Heureusement que le ridicule ne tue pas parce que sinon on pourrait parler de génocide sur le campus universitaire ce matin-là. Les initiateurs n'hésitent pas un instant à mettre les nouveaux sur la *black list* avec toutes les menaces que cela comporte : le hors-campus sera pour eux terrible (ce qui dans les faits n'est pas vrai, mais peut-être avons-nous ici dévoilé un secret ?). Dans cette matinée bien remplie, il ne reste pas de temps pour boire un petit verre d'alcool – même cul sec. Mais les organisateurs ont pensé à tout et l'après-midi recèle souvent une petite épreuve où les nouveaux pourront montrer leur habilité à caler un verre de bière sans trop en renverser sur le menton, sinon gare à la *black list* ; menace constante mais qui en vérité n'effraye personne (était-ce un autre secret ?). Lors de l'initiation en médecine, tout l'après-midi est consacré à des épreuves où les initiés rivaliseront d'adresse pour impressionner des juges impartiaux mais tous initiateurs. Peu de temps auparavant, les initiés avaient été répartis en équipe¹⁴ (une dizaine par équipe) et, à la fin de l'initiation, l'équipe ayant récolté le plus de points, selon des critères dignes du CIO¹⁵, remportait la victoire finale et une soirée au *paintball*. Et voilà donc qu'une des épreuves de cet après-midi-là a justement lieu au *pub* de l'Université Laval ; or une visite au *pub* implique bien sûr de s'humecter le gosier. En médecine, les équipes s'affrontent deux à deux (les adversaires changent à chaque épreuve). Ainsi, les deux équipes en présence au *pub* reçoivent chacune

14. En médecine, les équipes ont des noms de couleurs (bleus, jaunes, roses, sarcelles...) ou d'autres noms évocateurs (vaches, savanes...).

15. Comité international olympique.

un pichet de bière, muni de quatre pailles et une assiette de nachos. Quatre valeureux équipiers saisissent les quatre pailles – les membres mâles de l'équipe se les disputent avec acharnement. Quatre autres personnes s'attaquent aux nachos. Le but de l'épreuve est très simple : finir la bière et les nachos en premier. Dans ce genre d'épreuves, le boire est donc essentiellement compétitif ; les membres d'une équipe boivent le plus rapidement possible une quantité d'alcool donnée. Ce boire compétitif est d'ailleurs un trait commun à la consommation dans les initiations : plus le boire est rapide et important plus l'équipe gagne des points pour la victoire finale !

Presque tous les programmes de formation proposent une soirée dans un bar. Cette fois la consommation est plus « classique », c'est-à-dire qu'elle ne diffère pas ou peu d'une consommation qui se déroule en temps ordinaire. Même si quelques jeux de « calage » viennent à point nommé pour rappeler qu'il s'agit d'une initiation ! Et être éméché aide à la rigolade, c'est bien connu. Dans ces soirées, le boire peut donc être assez important. Mais le fait plus marquant de consommation d'alcool que nous ayons observé s'est déroulé en médecine lors de la soirée intitulée « le festival du plombier¹⁶ » et qui avait lieu le premier soir (quelques heures après les épreuves de l'après-midi). Ce festival du plombier se déroulait en dehors du campus – dans un sous-sol d'église, pour être précis. Il se répartissait en plusieurs épreuves dont un karaoké, une compétition de jeu vidéo (Mario Bros., en l'occurrence), une course de tricycle et le *century*¹⁷. Une épreuve au règlement d'une simplicité désarmante : trois membres de chaque équipe dont au moins une fille, soit près de quarante personnes en tout, s'installent autour d'une table en U ; les autres équipiers se plaçant en arrière pour les encourager. Pendant soixante minutes, sur fond de musique *rock*, les quarante participants boivent une once de bière par minute, c'est-à-dire, soixante onces de bière (après ça, on rigole pour le reste de la soirée, mais on grimace le lendemain au réveil). Le but avoué de l'épreuve est de tenir le plus longtemps possible et idéalement jusqu'au bout. Rares sont les buveurs qui trinquent entre eux. La plupart sont absorbés par l'épreuve : l'honneur de l'équipe est en jeu. Lors de notre observation, une majorité des buveurs a tenu jusqu'au bout; quelques-uns ont abandonné ou ont été malades – après tout, ils ne sont pas tous fait du même foie. Les participants au *century* gagnent une aura particulière pour le reste de la soirée et même de l'initiation. Une aura éthylique cela va sans dire :

16. Le nom de la soirée faisait référence au thème de l'initiation, Mario Bros. qui est plombier.

17. Le *century* est un nom répandu pour désigner cette sorte d'épreuve de calage d'alcool.

Le monde qui faisait le *century* [...] à la fin était vraiment chaud à fond et [...] avait comme une espèce d'auréole de gloire – ceux qui l'avaient réussi, puis même ceux qui l'avaient pas réussi – [...] puis il y en avait comme tous les autres qui buvaient moins et ils étaient moins chauds (AMD).

Et ceux qui n'ont pas tenu le coup ont eu au moins le courage de le faire, cela fait partie des risques du jeu. Néanmoins, les comportements excessifs entraînent fréquemment des impressions mitigées de la part des observateurs. Lors de l'épreuve, un des concurrents a été malade à trois reprises sans jamais vouloir céder sa place. Les réactions à son égard ont été bien différentes : certains l'ont encouragé et l'ont trouvé « *hot* » de continuer ; alors qu'au contraire d'autres pensaient qu'il avait dépassé les limites en n'abandonnant pas. Le *century* est sans aucun doute le moment le plus excessif du boire que nous ayons observé dans toute l'initiation, mise à part, peut-être, la journée hors-campus.

Donc, l'autre grand moment du boire dans les initiations est le hors-campus – grand moment tout court de l'initiation aux dires de plusieurs initiateurs, d'ailleurs. Vers la fin de la semaine (le jeudi ou le vendredi), les initiés sont emmenés vers un endroit tenu secret. Le hors-campus a lieu le plus souvent dans un camp ou un camping. Les mots d'ordre sont simples, là aussi : se salir et boire ! En médecine, ils sont suivis à la lettre ! Aux débuts des épreuves, chaque équipe arbore ses couleurs : rose, argent, jaune, or, bleu... mais à la fin de l'après-midi, une poule n'y reconnaîtrait pas ses poussins, car, après s'être roulés dans le ketchup, la moutarde, la mélasse, la boue..., les participants ont perdu leur couleur chatoyante au profit d'un brun uniforme. Chaque épreuve s'accompagne de consommation d'alcool. Tout le monde peut donc participer. Ainsi, tandis que deux ou trois équipiers se roulent dans les aliments sus-nommés, les autres reçoivent un verre de bière à caler. En fait, le nombre de verres de bière (sept à dix par épreuve) varie selon la taille des équipes. Car, les jours précédents, il y a des initiés qui ne riaient pas tant que ça et qui ont préféré abandonner. Certaines équipes ont ainsi été amputées de la moitié de leurs nouveaux. Vers la fin de l'après-midi, à la suite des sept ou huit épreuves que chaque équipe aura accomplies, les participants sont éméchés. Pendant tout le hors-campus, la seule boisson consommée est la bière. La journée s'achève par un souper et une soirée qui va se terminer assez tôt (vers 10 h) pour plusieurs participants épuisés par leurs efforts.

Le hors-campus sonne souvent le glas de l'initiation. Mais certains programmes de formation organisent quand même un vin et fromage une ou deux semaines plus tard afin de pouvoir se remémorer les glorieux souvenirs de cette initiation – après tout, elle est là pour intégrer et les souvenirs

d'épreuves vécues ensemble sont un ciment solide. Cette fois, tous les participants se sont mis sur leur trente et un ; plus de costume ridicule. L'aspect cérémoniel et la consommation d'un alcool plus huppé (le vin) que la bière bue jusque-là viennent définitivement clore l'initiation en soulignant la cohésion – qu'elle soit effective ou non – du groupe.

La fête et le boire

Comme nous venons de le voir, faire la fête implique souvent la consommation d'alcool : « c'était juste pour la fête », justifie d'ailleurs simplement une finissante (CCF). Incontestablement, le boire prend une place prépondérante dans les initiations universitaires et dans les bals de finissants. Peut-être, justement, parce que la fête recule les limites habituellement admises. Le boire y prend alors parfois des proportions extraordinaires (dans le sens très juste de hors de l'ordinaire). Mais le boire, plus encore lorsqu'il est excessif, est aussi associé à des valeurs morales négatives qui vont se révéler dans des dérapages quelquefois tragiques. En hiver 2004, un étudiant de l'Université du Québec à Chicoutimi est décédé à la suite d'un concours de « calage » tel que nous en avons observé durant certaines initiations lavalloises. Au cœur du boire, et plus encore du boire festif, se trouve donc une ambiguïté considérable : « [Il] porte en lui le risque de déboires ; l'excès de fêtes, l'excès d'alcool dans la fête, peuvent déboucher sur une désorganisation individuelle ou sociale. [...] Dans la fête, la violence destructrice menace le groupe ; le jeu consiste à boire juste ce qu'il faut pour renforcer la cohésion sans la menacer¹⁸ ». Le boire, tout comme la fête, est lui aussi contrôlé pour éviter ses aspects menaçants : « Durant la semaine, il faut garder son calme. Tu composes avec des gens qui ont bu. Il y a plusieurs de tes amis qu'il faut que tu rappelles à l'ordre. [...] C'est important de [ne] pas se fâcher, [de comprendre] que les gens, c'est pas des mauvaises personnes, c'est juste qu'ils ont bu » (SB). Le témoignage de cet organisateur d'une initiation est remarquable, car il nous montre à la fois que les responsables doivent intervenir à l'occasion, mais, surtout, que les limites sont plus souples, que ce soit pour le boire ou pour la fête. Il s'agit en somme d'être plus conciliant, car « ils ont bu ».

Mais l'alcool peut aussi cristalliser les distinctions. Ainsi, par exemple, les garçons sont réputés être de plus gros buveurs que les filles. Est-ce une réalité ou un stéréotype ? Quoi qu'il en soit, cette croyance renforce symboliquement la distinction des sexes. Le boire des jeunes attire aussi l'attention

18. Pascale Ancel et Ludovic Gaussoit, *Alcool et alcoolisme : pratiques et représentations*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 53.

par ses éventuels excès, par les incidents qui en découlent parfois : accidents de la route, comas éthyliques, etc¹⁹.

Ce boire des jeunes est-il finalement si différent de celui des adultes ? Il semble qu'en Amérique du Nord la consommation d'alcool augmente jusqu'au mariage pour diminuer progressivement par la suite. Que cette tendance soit avérée ou non, une chose est certaine, les moins de 26 ans sont les plus gros buveurs, en terme de quantité surtout²⁰. Au Québec, en 1998, 87,2 % des jeunes de 15 à 24 ans sont des buveurs actuels²¹. La proportion est de 88,8 % des garçons et 85,5 % des filles²². Autrement dit, presque autant de filles que de garçons consomment de l'alcool. Ce qui ne veut pas dire que les filles consomment pareillement aux garçons. Toujours en 1998, les garçons, dans la semaine avant l'enquête, ont pris en moyenne 5,9 consommations tandis que les filles, sur la même période, en ont pris 2,9²³. Cette idée que les garçons boivent plus que les filles est relayée par les témoignages : « Nous autres, on avait un gars dans notre équipe, c'était plus souvent lui qui calait [...]. Je dirais que les gars ont bu pas mal plus que les filles. Je dirais aussi qu'ils étaient plus amenés à boire que les filles. C'était peut-être inconscient aussi : t'es capable, t'es un gars », nous apprend une initiée au BÉPEP²⁴ (VS). Une finissante confirme : « Les gars boivent beaucoup plus que les filles. [...] Je pense qu'un gars peut avoir plus de pression. D'après moi, un gars veut être le meilleur de sa gang, "je bois plus, je bois plus vite" » (SC). Une autre finissante atteste également de cette différence entre les sexes : « Les gars voulaient plus se défoncer, on va boire jusqu'à être saouls, on va être finis ; puis les filles, ça boit, mais elles savent un peu plus que les gars quand s'arrêter. L'ivresse était un but pour les gars, mais les filles savaient que ça allait arriver, mais elles ne le disaient pas nécessairement » (VD). Voici une autre différence relevée par plusieurs témoignages, celle du discours où les garçons sont plus enclins à parler de la « brosse » qu'ils vont prendre, tandis que les filles se montrent plus discrètes à ce sujet, ce qui ne les empêchera pas de boire pour autant²⁵. Ces distinctions, réelles ou discursives, permettent d'une certaine façon de forger l'espace identitaire du groupe – celui des jeunes,

19. Dwight B. Heath, *op. cit.*, p. 128.

20. *Ibid.*, p. 81.

21. Les buveurs actuels ont consommé de l'alcool occasionnellement ou régulièrement dans les douze mois précédant l'enquête.

22. Alain Girard, Catherine Gosselin et Frank Vitaro, *Évolution de la consommation d'alcool et de drogues chez les jeunes au Québec de 1987 à 1998 : constations, comparaison et pistes d'explication*, Montréal, Gouvernement du Québec, Comité de lutte à la toxicomanie, 2002, p. 10.

23. *Ibid.*, p. 13.

24. BÉPEP signifie baccalauréat en éducation préscolaire et primaire.

25. Notons aussi que, dans le documentaire *Le Bal de finissants*, lors de la préparation de l'après-bal, les garçons se sont occupés de tous les aspects relatifs à l'alcool. Déjà là, il y a donc une distinction des rôles en relation avec l'alcool.

des filles, des garçons – à travers un comportement qui lui est associé ; ici, en relation avec le boire.

Le discours sur le boire tient donc aussi une place privilégiée dans les bals et plus encore dans les initiations. Le cahier d'initiations de Médecine regorge d'ailleurs d'exemples éloquentes et nous servira de référence. Dans ce qui constitue l'introduction aux activités de l'initiation, on peut lire : « Nous avons besoin de gens remplis de courage, ayant un foie à toute épreuve, possédant de vigoureux membres, de bons outils et n'ayant pas peur de se salir pour suivre notre plombier²⁶ ». La référence à la boisson est claire et l'utilisation de termes ambigus, comme membres et outils, laisse planer un doute quant à la sexualité. Plus loin, l'allusion à la consommation d'alcool lors du « festival du plombier » est très claire : « En plus, l'alcool va couler à flot tel de l'eau dans un *lavabo*, surtout lors du défi “ Mario Brosse ” qui consiste à boire comme un *trou* pendant une heure²⁷ ». Quant à la journée sportive : « Cape au cou, sourire sous la moustache, boxers démontrant votre virilité, vous pourrez alors vous élancer vers le PEPS [Pavillon d'éducation physique et des sports] en toute confiance ! Cependant, cet accoutrement des plus séduisants ne pourra suffire à influencer nos juges on ne peut plus intègres²⁸ ». Même le « vin et fromage » comporte ses allusions : « Donc en plus de maltraiter votre foie une fois de plus, cette soirée sera l'occasion de vous jumeler avec un parrain ou une marraine de deuxième ou troisième année ». Enfin, en résumé dans « Les essentiels pour réussir votre première session... » : « Profitez de l'initiation pour connaître vos confrères, les deuxièmes et les troisièmes (pour ceux qui vont être là), et exercez votre foie en vue de la session à venir²⁹ ».

Tout nouvel étudiant, qu'il soit en Médecine ou ailleurs³⁰, verra son foie se renforcer, s'il n'est pas déjà bien solide. Est-ce une absolue réalité pour tous les étudiants ? Pas vraiment. Certains peuvent même faire toute leur initiation sans boire une quantité démesurée d'alcool. En fait, nous sommes ici dans la distinction entre le dire et le faire. Et les initiations universitaires sont l'objet d'une prolifération du « dire », surtout en ce qui concerne la boisson et la sexualité.

La norme et la transgression

Boire est donc un acte culturel et la culture lui impose en conséquence certaines normes et limites. La consommation d'alcool est au centre d'un

26. Initiation Médecine 2002 (cahier d'initiation), p. 7.

27. *Ibid.*, p. 20. Les italiques sont des auteurs.

28. *Ibid.*, p. 21.

29. *Ibid.*, p. 35.

30. Le programme de Médecine nous ayant servi d'exemple.

rapport entre les comportements normaux et les anormaux qui sont « un risque physique pour l'individu et moral pour la société³¹ ». Dans la société occidentale, le glissement du boire normal vers celui qui est anormal correspond surtout à la perte du contrôle de sa consommation. Cette dernière demande donc un sens de la mesure et de la retenue³².

La normalité du boire ne se juge cependant pas à la seule quantité bue ; les manières de boire, la nature des boissons et le contexte social jouent un rôle considérable. Le groupe institue des règles dont les principales sont « la répartition sexuelle, la détermination de la mesure et de l'excès, l'occupation du temps et de l'espace, l'échange et la réciprocité³³ ». En général, ce ne sera pas le trop-boire qui sera mal considéré, mais le trop-boire jumelé à d'autres « déviances » comme un comportement agressif, du harcèlement, etc. C'est en fait une accumulation des comportements déviants qui va entraîner des sanctions de la part du groupe³⁴.

Dans le contexte festif, nous l'avons vu, la limite entre la norme et sa transgression est plus floue, et cela vaut également pour les normes concernant la consommation d'alcool. Ainsi, le trop-boire et l'ivresse, habituellement plutôt associés à une forme « anormale » du boire, peuvent être recherchés, voire encouragés, dans ces temps de liesse. L'ivresse peut être une façon de confronter les normes habituellement admises ; elle est donc une forme de transgression sociale. C'est aussi une transgression de soi : « L'ivresse est une forme de folie réversible³⁵ ». L'ivresse change son rapport à soi, nous l'avons déjà souligné, et cette transgression, tant dans les bals que dans les initiations, est peut-être aussi importante que la transgression sociale. Le changement vis-à-vis de soi entraîne inévitablement un changement dans sa relation avec les autres. Si le *feeling* de l'alcool permet de se désinhiber, quand l'enivrement apparaît, l'expérience peut alors être « intense et bouleversante³⁶ ». Elle peut être bouleversante positivement ou négativement, comme le triste épisode du décès de l'étudiant de Chicoutimi le montre. À côté d'un épisode tragique, l'ivresse peut tout simplement se vivre de manière dépréciative, sans drame : « l'expérience peut être [...] profondément déstabilisante : l'individu a le sentiment d'être envahi par un Autre intime considéré comme aliénant ou dégoûtant et stigmatisé pour cette raison³⁷ ».

31. Pascale Ancel et Ludovic Gausso, *op. cit.*, p. 35.

32. *Ibid.*, p. 42.

33. *Ibid.*, p. 72.

34. *Ibid.*, p. 55.

35. Carmen Bernard, « Boissons, ivresses et transitions », dans Carmen Bernard (dir.), *Désirs d'ivresse*, Paris, Éditions Autrement, 2000, p. 21.

36. Véronique Nahoum-Grappe, *op. cit.*, p. 159.

37. Pascale Ancel et Ludovic Gausso, *op. cit.*, p. 139.

Autrement dit, l'acteur, dans un moment de lucidité, prend conscience de cet autre personnage ivre qui parfois le dégoûte.

À côté de ceux qui s'enivrent, il y a ceux qui ne « jouent » pas le jeu, qui refusent de boire, qui ne transgressent pas leur rapport à soi ; les non-buveurs³⁸. Il y a chez eux une négation, le refus d'un partage. Mais, pour le buveur, le non-buveur pose problème : « Le buveur ivre livre au spectateur sobre une part de son intimité. Malgré lui, le spectateur accède à des informations concernant le buveur, jouant ainsi le rôle de confident. [...] L'ivresse non partagée tisse un piège ; elle enferme les protagonistes dans une situation n'autorisant aucune communication³⁹ ». Ancel et Gaussoit insistent davantage sur la position asociale du non-buveur : « [...] le buveur d'eau est " anormal " [...], quelqu'un qui ne boit pas du tout est quelqu'un qui ne boit pas normalement et il apparaît comme suspect. [...] Ainsi pour ne pas boire, il faut pouvoir en exprimer la raison⁴⁰ ». Mais l'individualisme présent dans la société, et donc dans la relation à l'alcool, tend à nier de plus en plus cette image négative de l'abstinent. Le choix individuel de ne pas consommer d'alcool est davantage respecté et nécessite moins de justifications. Le fait d'être abstinent dans des contextes d'alcoolisation importants, comme les initiations universitaires et les bals de finissants, pourra être accepté dans la mesure où l'individu joue le jeu malgré tout ou alors s'il se retire du jeu (la non-participation). Quoiqu'il en soit, la consommation d'alcool aide à ce détachement de soi propre à la ritualité : « La transformation théâtrale de soi-même est non pas seulement une preuve de liberté, mais une preuve de détachement de soi. On se détache de soi, de son costume et de sa mise en scène habituelle pour s'initier à un rôle différent⁴¹ ».

Des rituels de transgression ?

La contestation festive glisse parfois aussi vers la transgression à travers l'ivresse, par exemple. L'ivresse est un défi à ses propres limites, une folie provisoire provoquée, une perte de soi pour mieux se fondre à l'autre symbolique qu'est le groupe. Mais alors surgit une autre démesure, celle du non-boire ou du trop-boire, qui fait que la perte de soi est démentie ou trop intense et que le groupe risque bien de s'y perdre lui-même plutôt que de se renforcer.

L'alcoolisation et l'ivresse occupent une place parfois importante dans le discours de certains finissants. Mais que représente réellement l'ivresse

38. Nous sommes ici dans une image quelque peu stéréotypée du non-buveur, telle qu'elle peut être perçue parfois par les buveurs, surtout invétérés.

39. *Ibid.*, p. 41.

40. *Ibid.*, p. 70.

41. Denis Jeffrey, *Éloge des rituels*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003.

dans ces rites ? Comment les finissants et les étudiants la perçoivent-ils ? Essayons de le comprendre à partir de leurs propres déclarations. Dans la majorité des cas, l'ivresse ne semble pas être un but recherché à tout prix; il n'y a pas de pression pour boire, néanmoins « pour beaucoup, ça va être les pires brosse de leur vie » (ET). Leur conception de l'ivresse est rarement négative : « L'ivresse n'est pas recherchée, mais c'est quasiment atteint pour la majorité des personnes. Mais le monde *savent* qu'au hors-campus ils vont être saouls. [...] Mais, d'un autre côté, c'est drôle quand t'es saoul, mais pas plus que dans un autre *party* » (DC). Et les acteurs ne décèlent pas nécessairement une forme de démesure, malgré l'abondance de la consommation : « Finalement, il n'y a pas eu, ni en Biochimie ni en Médecine, d'excès de boisson, où t'étais obligé d'en boire à t'en rendre malade, mis à part le *century* » (FD). Dans les bals, plus que dans les initiations, il y a, semble-t-il, une sorte de retenue : « J'ai toujours laissé le monde faire leurs petites affaires ; donc, s'ils voulaient boire à s'en rendre malade, bien c'est leur problème. Mais j'en ai pas vraiment vu. Le monde voulait s'en rappeler, fait qu'ils faisaient quand même attention. Ils se rendaient pas saoul à vomir partout et à s'endormir à 1 h. Ils voulaient tous le vivre, leur bal, donc ça buvait quand même modérément. C'était même mieux que dans d'autres *parties* » (SC). Un finissant témoigne que son bal a été moins arrosé qu'une soirée ordinaire; il voulait profiter pleinement de l'événement : « Je voulais encore en profiter, c'est la dernière fois que j'étais avec eux autres [ses amis] » (PM). Un autre confirme : « L'idée du bal [où on] va être malade, on va se saouler à fond, [...] mon idée c'était pas [...] ça. C'est me saouler pour interagir différemment avec les personnes, genre. Pour être encore capable de cerner la réalité, puis de parler avec le monde et comprendre ce qu'ils disent. En général, c'est pas réciproque » (FG). Cette retenue est aussi une forme de respect pour les organisateurs : « On était conscient aussi parce qu'on connaissait les gens qui avaient préparé l'après-bal ; [ça] fait qu'on était conscient aussi de [ne] pas trop faire le bordel, parce que c'est eux autres qui allaient payer » (CCF).

Toutefois, l'ivresse peut être un but avoué, particulièrement dans le discours qui précède le bal : « Les gars, ils avaient hâte de se saouler. Nous les filles, c'était d'être belles, c'était un moment merveilleux comme dans les films américains. C'était vraiment ça, l'idée. Mais les gars eux, c'était plus : « on va virer la brosse, *man*, je vas avoir du gin, je vas avoir une [caisse de] 24 [bières], astie ! je vas avoir trois onces de *pot* », c'était vraiment ça. Eux, les gars, c'était l'après-bal. Et boire de l'alcool, se défoncer. C'est quasiment la même affaire qu'un enterrement de vie de garçon. [...] Ils se *crinquaient* [s'ambitionnaient] (ALR). Et les filles ne sont pas en reste : « Les filles plus *skateuses*, *snowboard* [frondeuses] toute ça, elles, c'était plus se

défoncer, se déchirer, c'était ça le but. Puis après ça, il y avait les *parasuco*, les *levi's* [filles dans le vent], là, elles, c'était plus : « on va se saouler !⁴² » Puis après ça, il y avait les autres » (ALR).

Les réactions face aux personnes ivres sont intéressantes, nous en avons déjà signalé quelques cas. Elles semblent moins fortes dans les initiations où l'enivrement est davantage encouragé que dans les bals. Mais, si un des participants est vraiment ivre, les organisateurs se voient malgré tout contraints d'intervenir pour éviter que la situation ne dégénère. Ainsi, lors de notre observation au hors-campus, un participant ivre s'est égaré dans le bois. Ç'a été le branle-bas de combat parmi les intervenants (organisateur et secouristes) pour le retrouver⁴³. Dans les bals, plusieurs attitudes sont possibles. Elles passent de l'indifférence : « C'était normal » (SC) ; « Il n'y avait pas de problème pour les personnes malades, mais ça c'est su et ça s'est discuté le lendemain » (JML) à des réactions moqueuses : « Les jeux de boisson, ç'a mal viré. C'est la fois que j'ai vu le monde le plus malade. Ils n'auraient jamais pensé qu'ils savaient pas boire de même. Moi, j'ai bien ri » (PM) ; « Je me souviens d'une personne qui a été malade et tout le monde riait ! » (CCF). Mais au bout du compte, l'idéal est d'atteindre un certain seuil sans le dépasser et ainsi gâcher sa fête plus que celle des autres : « Je me souviens pas qu'il y ait quelqu'un qui était saoul mort. Tout le monde était dans le bon état ; quand on est saoul dans le bon état où [est] tout le monde, c'est le *fun* ; [dans l'état] où tout le monde se parle, on *tripe* » (EL).

Dans les bals comme dans les initiations, personne n'est obligé de boire, selon les témoignages à tout le moins. Pourtant, les non-buveurs ne sont pas légions. Les perceptions face à ces derniers sont mitigées : si, dans le discours, on ne les critique pas trop sévèrement, quelques déclarations montrent qu'ils sont parfois jugés négativement : « Il y a personne qui arrive au bal de finissants qui a jamais pris une bière. Il y en a peut-être eu un ou deux. Puis c'est des rejets... c'est du monde qui te parle pas » (ALR). Dans les initiations, il y a une pression plus manifeste pour consommer de l'alcool, même si les organisateurs s'en défendent : « Ce n'est jamais forcé. Il y a un peu d'incitation, mais c'est plus pour l'équipe que pour les individus » (SB). Mais les individus faisant partie des équipes, il est logique que certains ressentent une forme de contrainte : « J'ai pas trop aimé le mardi soir, l'espèce de *century* là. Moi, je l'ai pas fait, en même temps ç'a été toute la journée : " il faut vraiment des gens ", " non ça me tente pas ". Tu sentais qu'il fallait... »

42. La version écrite de cette citation ne rend malheureusement pas hommage à l'intonation de l'informatrice qui imita la façon de parler des filles en question, telle qu'elle la percevait en tout cas, avec beaucoup d'humour.

43. Il ne s'est finalement pas très éloigné, et une peine de cœur s'est, semble-t-il, combinée à l'ébriété pour déboussoler le pauvre hère.

en même temps, c'était normal pour l'équipe. C'était comme une espèce de conflit entre ce que je veux puis l'équipe » (AMD). La pression prend plusieurs formes : les épreuves, les compétitions dans une soirée, les concours comme le *century*, voire des concours d'une année à l'autre : « Du côté de Génie mécanique, on aurait dit que c'était un concours entre les années, quelle année allait boire le plus à leur initiation. Les caisses de bière étaient pas comptées mais quasiment » (VS). Il y a en ce sens des différences entre certains programmes : « Du côté de Génie, j'ai pas vraiment remarqué. Je pense que personne a refusé de boire. S'il y en a eu, je ne les ai pas vus. Du côté du BÉPEP, il y avait beaucoup de monde dans le comité d'intégration qui en soi ne buvait pas. À ce moment-là, ceux qui buvaient pas étaient pas forcés » (VS). En général donc, les non-buveurs ne subissent plus une exclusion sociale comme cela a peut-être déjà été le cas⁴⁴. Les non-buveurs, tant dans les initiations⁴⁵ que dans les bals, ne sont pas trop mal vus, « mais c'est sûr que c'était mieux si tu buvais » (JP).

Quoi qu'il en soit, la transgression – qu'elle passe par l'ivresse, la confrontation à une autorité, etc. – mène à ces limites – de soi et des autres – qui définissent l'espace identitaire de chacun, individuellement et collectivement⁴⁶. Or, selon nous, c'est là un des rôles essentiels des initiations universitaires et des bals de finissants. Dans un temps certes limité, les étudiants et les finissants se donnent la possibilité de se reconnaître et de se faire reconnaître ; de découvrir ce qu'ils sont et de le montrer. Réalisant cela, ils évitent ainsi toute confusion quant à leur identité personnelle et collective : autrement dit, par ces rites, ils clarifient leur situation sociale.

Conclusion

Et voilà, au lendemain de leur bal ou de l'initiation, les finissants et les initiés ont sans doute un peu mal au crâne. Pas tous, car finalement, si la consommation d'alcool est omniprésente dans les deux événements, il n'y a apparemment pas de nécessité de s'enivrer. La pression sociale est certes présente, mais plusieurs y résistent d'autant plus aisément qu'aujourd'hui le fait de ne pas boire est un droit reconnu et plus facilement défendable. Il n'en reste pas moins que l'alcool est là et bien là. En analysant les bals et les initiations sous l'angle de la ritualité, nous nous rendons compte que l'alcool est instrument rituel. Il est présent dans les moments de transition : on prend

44. Pascale Ancel et Ludovic Gaussot, *op. cit.*, p. 69.

45. Bien que nous ayons vu qu'il était très difficile pour des non-buveurs de participer à certaines initiations, probablement que ces derniers ne la faisaient tout simplement pas, ou alors enfreignaient-ils un peu leur habitude et buvaient-ils un verre ou deux.

46. Denis Jeffrey, *op. cit.*, p. 127.

un verre de champagne ou de mousseux à l'avant-bal qui est le premier véritable temps du bal ; on boit un cocktail à l'hôtel avant d'entrer dans la salle de bal, autre temps de transition. L'alcool est indiscutable dans les temps forts des rituels et il devient parfois cet alcool bouleversant dont parle Véronique Nahoum-Grappe. Cette consommation importante qui se situe dans un temps de relâchement, dans un temps hors du quotidien, une pause avant que la réalité ne reprenne ses droits. Une réalité qui d'ailleurs effraie un peu, car elle est nouvelle, tant pour les finissants qui quittent le confort douillet de leur secondaire (même s'ils ont parfois bien hâte) et les initiés qui commencent un nouveau cycle dans un nouveau milieu. Et voilà le rôle de l'alcool : en brouillant les sens, il aide à oublier ce lendemain pour fixer l'attention sur l'instant présent. L'alcool est aussi un ferment au groupe – n'est-il pas d'ailleurs lui-même le résultat d'une fermentation ? – en buvant ensemble la même chose, on signe un pacte d'alliance. Et nul besoin en cela de s'enivrer, boire un verre d'amitié est suffisant pourvu qu'il y ait acte de boire de l'alcool. Et c'est pour cela que ceux qui ne boivent pas, même s'ils sont acceptés, seront l'objet de réprimandes tacites au même titre d'ailleurs que ceux qui ne participent pas (à l'initiation, par exemple). Ils ne seront pas punis, mais ils seront jugés.

Boire et déboires, écrivions-nous ; en fait, au-delà du jeu de mots, on se rend compte que, dans ces temps de fêtes, les déboires du boire sont bien moindres. Les témoignages des informateurs sur l'ivresse le montrent. La fête permet de boire au-delà des limites habituellement admises mais aujourd'hui, il semble que le choix de s'enivrer soit de plus en plus personnel (sans dénier toute forme de pression sociale, une fois encore). Le boire est dans la fête parce qu'il nous permet souvent de faire des choses que nous ne ferions pas ordinairement et la fête se veut extraordinaire justement. Alors l'alcool, qui chauffe les sens, chauffe aussi la fête. Et tout à coup, la fête déborde de son cadre, elle entre dans l'histoire du groupe à travers les souvenirs qu'elle a laissés ; et le boire et ses déboires s'inscrivent dans ces mémoires. Si quelqu'un a été malade ou a fait une folie (dans certaines limites malgré tout) sous l'effet de l'alcool, ces histoires du boire deviennent alors un ciment au groupe qui se raconte à travers elles.